

Les officiers, en uniformes flambant neuf — on les avait si rarement mis à l'air! — firent sensation. Les natifs ne pouvaient assez voir, regardaient bouche bée et les yeux sortant de la tête.

Au Barzah, le Pacha introduisit ses officiers selon toutes les règles. Nous nous saluâmes les uns les autres. Nous nous enquîmes avec anxiété de nos santés mutuelles; nous nous congratulâmes d'être exempts de la consommation, du diabète et de la dysenterie; nous exprimâmes le désir de nous rencontrer le lendemain au grand divan, où chacun aurait le plaisir de produire les plus secrètes pensées de son cœur.

18 février. — Aujourd'hui, grand divan. Chacun parade en son plus beau gala. Après avoir échangé d'élégants compliments, après avoir pris le café, je priai le Pacha d'avoir l'insigne bonté de s'enquérir auprès de la députation s'il lui plairait d'exposer l'objet de son message, ou si elle préférerait apprendre tout d'abord le motif qui avait groupé sur les rives du lac les représentants de vingt pays divers.

Par l'intermédiaire du Pacha, un admirable traducteur qui possède l'art de mitiger toutes les aspérités de langage si naturelles à un Anglo-Saxon, ils firent répondre qu'ils seraient enchantés de m'entendre en premier.

« Fort bien, dis-je, ouvrez vos oreilles pour recevoir des paroles de vérité : Un homme qui fut votre hôte assez récemment, le D<sup>r</sup> Junker, nous dit que vous étiez dans une très pénible situation, et manquiez de poudre pour vous défendre contre les mécréants et les fauteurs du faux prophète; l'entendant, vos amis d'Angleterre donnèrent de l'argent, qu'ils m'ont remis, pour acheter de la poudre et vous l'apporter. Et comme je passais par l'Égypte, le Khédive m'a prié de vous dire que vous pouviez me raccompagner, si tel était votre désir. Que si vous préféreriez rester, vous resteriez. Faites comme vous jugerez bon. Sa Hautesse déclare ne vouloir peser sur votre décision en aucune manière. Donc, agissez suivant vos préférences, et manifestez la pensée cachée dans vos cœurs! »

Le Pacha traduit, et un murmure d'approbation se fait entendre : « *Kouéïs!* (Bien!) »

Et Sélim Bey, l'officier supérieur, de prendre la parole :

« Le Khédive nous montre encore une fois sa grâce et sa bonté. Nous sommes de Sa Hautesse les plus fidèles et dévoués

sujets. Nous sommes nés au Caire, et ne souhaitons rien mieux que de revoir notre pays. Loin de nous la pensée de vouloir rester. Qu'y gagnerions-nous? Nous sommes les soldats et officiers de Sa Hautesse. A lui de commander, à nous d'obéir. Que ceux-là restent qui préfèrent la compagnie des païens. S'ils demeurent en arrière, c'est qu'ils l'auront bien voulu. Vers vous nos amis et frères de Ouadelaï nous ont envoyés pour vous prier de nous accorder le temps d'embarquer nos familles, afin que nous puissions nous rassembler dans votre camp, et de là rentrer au pays. »

Puis ils produisirent le document dont voici la traduction :

A Son Excellence M. Stanley, le chargé d'affaires de notre Gouvernement.

Quand Sélim Bey Mator, commandant les troupes de la province, nous annonça votre heureuse arrivée, elle nous emplit de joie et nous désirâmes d'autant plus rentrer en notre pays. C'est pourquoi nous espérons, avec l'aide de Dieu, vous rejoindre très prochainement; c'est pour vous en informer que nous avons écrit cette lettre, à Ouadelaï.

|                     |             |                                 |             |
|---------------------|-------------|---------------------------------|-------------|
| Mabrouk Chérif,     | lieutenant, | Ali el-Kourdi,                  | lieutenant, |
| Nour Abd el-Bein,   | —           | Ahmed Soultan,                  | —           |
| Moustapha Ahmed,    | —           | Fadl el-Moulla Bakhit,          | —           |
| Halid Abdallah,     | —           | Daïs el-Bint Abdallah,          | —           |
| Faradj Sid Hamed,   | —           | Saïd Ibrahim,                   | —           |
| Moursal Soudan,     | —           | Housseïn Mohammed, capitaine,   |             |
| Mourdjan Ndin,      | —           | Mourdjan Idris,                 | —           |
| Sabah el-Hami,      | —           | Moustapha el-Adjemi,            | —           |
| Bakhit Mohammed,    | —           | Kher Youssouf es-Saïd,          | —           |
| Adin Ahmed,         | —           | Mardjan Bakhit,                 | —           |
| Ismaïl Housseïn,    | —           | Sourour Soudan,                 | —           |
| Mohammed Abdou,     | —           | Abdallah Mauzal,                | —           |
| Halid Madjib,       | —           | Fadl el-Mulla el-Emin,          | —           |
| Ahmed Idris,        | —           | Ahmed el-Dinkani,               | —           |
| Rehan Réchid,       | —           | Kadi Ahmed,                     | —           |
| Rikas Hamed en-Nil, | —           | Saïd Abd es-Sid,                | —           |
| Halil Sid Ahmed,    | —           | Bakhit Bergout, adjudant-major, |             |
| Feradj Mohammed,    | —           | Bilal Dinkani,                  | —           |

« J'ai écouté attentivement vos paroles, répondis-je. Je vous donnerai une réponse écrite, comme quoi il vous sera accordé un temps suffisant pour aller d'ici à Ouadelaï prendre vos troupes et les embarquer, ainsi que vos familles, sur les va-

peurs. Il faut cinq jours au *Khédive* pour aller à Ouadelaï, cinq jours pour en retourner. Pour cette affaire, je vous donnerai un délai raisonnable, et si je vois que vous êtes fermes dans vos intentions, je vous accorderai volontiers un sursis, pour que vous soyez rapatriés sans trop d'embarras. »

Sélim Bey et ses officiers répondirent en même temps : « Nous sommes fermes dans nos intentions. Nous n'avons besoin d'aucun autre délai! »

A quoi je donnai mon assentiment avec une entière conviction. L'entretien fut clos.

Un bœuf leur fut envoyé pour le repas de la soirée, plus 45 litres de bière, des charges entières de patates douces et de bananes.

A midi, la colonne Stairs fit irruption dans notre camp, chargée de trésors : remingtons, cartouches pour le maxim et les winchesters; poudre à canon, capsules à percussion, ballots de mouchoirs, cotonnades blanches, cotonnades bleues, robes lamées presque royales, verroterie multicolore, rouleaux de brillant fil de laiton, etc. Nous avions maintenant 312 porteurs : Zanzibari, Lado, Soudanais, Manyouema, Baregga, Bandoussouma, des nains et aussi des géants.

Le séjour sur l'Itouri a fait le plus grand bien à nos hommes. Quand entra le chirurgien Parke, je le bénis, à part moi, pour le beau groupe de convalescents que nous devons à ses soins dévoués.

On compte présentement au camp plus de cinq cents personnes, et nos huttes se rangent sur les côtés d'un grand parallélogramme de 200 mètres sur 60. En prévision des incendies, un large espace a été ménagé entre chaque hutte.

19 février. — J'ai envoyé M. William Bonny au Nyanza, avec 50 carabines et 64 Bavira, pour prendre le bagage du capitaine Casati, du signor Marco, le Grec, et du D<sup>r</sup> Vita Hassan. Je me propose d'envoyer par intervalles des compagnies, qui, de notre plateau, à 1464 mètres au-dessus du niveau de la mer, descendront au lac, lequel est encore à 752 mètres d'altitude. Le montage des colis coûte une longue et pénible marche; on va et l'on revient en trois jours. La pente est pierreuse et très raide. J'ai promis de ne la descendre que pour affaire d'importance. L'ayant faite quatre fois déjà, l'entreprendre une cinquième me plairait autant que l'exercice

du *treadmill*, ou l'école du fusil. Mais Bonny sera curieux de voir l'Albert-Nyanza, c'est sa première visite.

Je mande Sélim Bey et ses officiers au Barzah, et leur remets mon message aux officiers révoltés en garnison à Ouadelaï.

Salut. — Sélim Bey et autres officiers l'ayant prié d'attendre l'arrivée de leurs amis qui sont encore à Ouadelaï, M. Stanley couche sa réponse par écrit, afin de prévenir tout malentendu.

Ayant été envoyé spécialement par le Khédive pour montrer la route à ceux qui voudraient se rendre de la Province Equatoriale au Caire, M. Stanley ne peut faire autrement que laisser un temps raisonnable à ceux qui veulent s'en aller avec lui.

Néanmoins, il doit être compris nettement que tous individus qui voudront partir avec M. Stanley devront pourvoir eux-mêmes au transport de leur famille et de leur bagage. Exception ne sera faite que pour le Pacha, le capitaine Casati et le marchand grec Marco, les deux derniers étant étrangers et en dehors du service de l'Égypte.

C'est pourquoi tous soldats et officiers ayant l'intention de quitter le pays à la suite de M. Stanley auront à se procurer les animaux et les porteurs nécessaires au transport des enfants et des colis.

Ils auront la précaution de ne pas s'encombrer de bagage inutile. Les armes et munitions, les marmites et vivres sont les seuls objets nécessaires.

Il est entendu que les munitions de réserve apportées d'Égypte pour le service du Pacha et de ses troupes restent à la disposition du Pacha, mais du Pacha seulement, ainsi qu'il en a été ordonné par Sa Hautesse le Khédive.

M. Stanley désire qu'on comprenne sans faute qu'il n'a d'autre responsabilité que celle de trouver la bonne route, et des provisions suffisantes pour le convoi, telles que le pays traversé peut en fournir.

Néanmoins M. Stanley se croit engagé d'honneur à faire son possible pour aider au bien-être, à la sûreté et au confort d'Emin Pacha, de ses gens et de ses amis.

Quand le présent avis aura été lu à Ouadelaï, les officiers tiendront conseil et prendront des dispositions conformes. Tous individus se rendant le témoignage qu'ils ont le courage et les moyens de quitter la Province Equatoriale se prépareront à partir pour le camp, ainsi qu'il a été indiqué par le Pacha. Mais ceux qui hésitent, ceux qui doutent de leur force et de leurs moyens feront comme il leur sera commandé par leurs supérieurs.

Entre temps, M. Stanley préparera un camp avancé pour y recevoir ceux qui partent avec lui.

HENRY-M. STANLEY,

commandant l'expédition de secours, à Kavalli.

21 février. — Katonza, un des chefs riverains, a informé par messagers le capitaine Casati, au camp du lac, que Kabba

Réga, le roi de l'Ounyor, lui a saisi son bétail et tombera prochainement sur le capitaine. Voici la note que m'adresse M. W. Bonny :

19 février 1889.

Le signor Casati me prie de vous mander l'avis ci-après, dont il s'ouvre aussi au Pacha : Le général de Kabba Réga a massé des forces dans le voisinage. Casati désire que je reste un jour de plus ; il vous demande des renforts. J'ai consenti à vous envoyer un exprès, mais non pas à rester. S'il y a danger, je ne puis risquer mes hommes sans qu'il y ait nécessité. Ils partiront ce matin avec leurs charges. J'ai essayé de persuader à Casati que, s'il désire éviter le péril, il n'a qu'à se rendre au plateau sous notre escorte. Et, si je rencontre les gens de Kabba Réga sur ma route, j'espère leur montrer qu'ils ont affaire à des hommes de Stanley.

Votre, etc.

W. BONNY.

Le courrier indigène avait apporté les nouvelles à 2 heures de l'après-midi. Immédiatement le Pacha et ses officiers descendirent du plateau avec 60 carabines et 60 indigènes. Je ne pense pas que les Ouanyoro osent envahir un territoire que nous protégeons, mais il est bon de prendre ses mesures.

22 février. — Signor Marco, le mercanti grec, un homme d'apparence virile, très bruni par le soleil des tropiques, nous est arrivé aujourd'hui, escorté par M. Bonny. Marco ne me paraît pas négliger ses aises. Ses domestiques portent des perroquets et des pigeons, des couvertures de lit, tant pour son usage personnel que pour celui de son harem, de lourds tapis persans, des peaux de buffle et d'énormes corbeilles, ... horreur ! il a même 140 kilos de pierres à moudre le grain — comme si les indigènes ne pouvaient pas en prêter autant qu'il faudra. Il s'est encombré de dames-jeannes jaugeant 45 litres pour fabriquer sa bière ou mettre sa provision d'eau. Si tous les réfugiés en font autant, nous serons retenus ici pendant des mois. C'est une promesse inconsidérée que j'ai faite de charrier tout leur bagage. J'attendrai un peu pour voir si tous les officiers, employés et soldats s'imaginent que je prends des pierres pour des colis.

25 février. — Mrima, un de nos Zanzibari, impatienté de guérir trop lentement d'un gros ulcère très douloureux, s'est tiré un coup de remington aujourd'hui. Pauvre garçon ! il était bon, gai, futé, docile.

Le Pacha m'écrit que tout va bien au camp du lac.

24 février. — Envoyé 25 carabines sous les ordres de notre capitaine Ouadi Khamis, pour escorter 50 porteurs enrôlés parmi les Mpinga.

J'ai notifié, aux chefs des diverses tribus sur le plateau, qu'ils aient à me fournir de porteurs, chacun de cinquante à cent, suivant qu'ils ont plus ou moins de monde. Onze ont consenti à se rendre au lac, les uns après les autres, pourvu que je protège leur monde contre la brutalité des étrangers, qui les frappent cruellement, et qui leur font porter des « pierres », disent-ils, trop lourdes pour un homme. C'est la première fois que j'entends parler de ce fait, et je vais m'en enquérir immédiatement.

25 février. — Le capitaine Nelson, qui revient d'escorter le Pacha au lac, apporte 60 charges de colis pour Emin. Il y a là quantité d'objets à jeter. Il fallait deux hommes pour porter une malle qui a dû voir le jour à Saratoga. J'essayai de la soulever par un bout; au poids, elle contenait des cailloux, ou un trésor. Quelle histoire que celle de cette malle depuis qu'on l'emporta du Caire! Combien a-t-elle déjà tué de pauvres indigènes? Que d'angoisses elle a dû causer! Les Zanzibari rient jaune à la vue de tous ces ballots à dimensions vraiment absurdes. Ils disent qu'il y a des milliers d'objets non moins encombrants, et qu'on en aura pour dix ans. Le quartier est jonché de caisses marines, de coffres qu'on prendrait pour des cercueils; les cruches à bière foisonnent, et les corbeilles augmentent toujours en nombre, poids et volume.

Achmet Effendi, un Egyptien de cinquante-cinq ans qui nous arrive, est maigre, débile, malade et tout courbé; il ne pouvait se tenir sur son âne.

Je prévois une terrible mortalité, s'il n'y a que des femmes et des impotents pour entreprendre ce voyage de 2 253 kilomètres jusqu'à la mer.

Et la marmaille d'un à huit ans! Il faudra les porter. Mais comment?

Une Soudanaise est accouchée sur la route. Un autre enfant est trop malade pour vivre encore longtemps.

Le lieutenant Stairs, envoyé chez Mouité, a stimulé la tribu mal en train qui, pendant les derniers quatre jours, ne nous avait pas envoyé de vivres.

Nous avons groupé en confédération les tribus du plateau, disséminées de l'Itouri au Nyanza. En retour de notre protection contre les Blegga, maraudeurs de la montagne, et les Ouassoura de Kabba Réga, les chefs s'engagent à nous fournir de grain et de bétail, à remettre le gouvernement du pays entre mes mains, à faire les levées d'hommes que j'ordonnerai, à envahir avec moi l'Ounyoro, s'il faut en venir aux représailles contre les invasions des Ouassoura.

26 février. — On a ce matin attaqué un allié de Kabba Réga, et on lui a pris 125 têtes de bétail. Cet homme fait beaucoup de mal et nous coupe de la Province Equatoriale. Kabba Réga comptait sur lui pour la grande lutte qu'il prépare contre Emin. Le potentat de l'Ounyoro est mis, par canots, au courant de tous nos mouvements. Quand nous quitterons la place, nous aurons des comptes à régler avec le sire, qui dispose de 1 500 fusils, carabines pour la plupart, dont quelques-unes à canon double: des Jocelyn et Starr, des Snider et des Henry-Martini. Ayant accepté la sérieuse responsabilité de protéger ces quelques centaines de réfugiés, j'entrerai dans l'affaire avec la conscience nette. Nous ne cherchons querelle à personne, mais il n'y a qu'une route, et elle passe à travers partie de l'Ounyoro.

27 février. — Notre bétail a été envoyé ce matin à la prairie; les veaux réfractaires nous ont donné du divertissement et quelque embarras. Nos malades ont du lait et aussi de la viande.

On m'apprend que Sélim Bey et les officiers égyptiens sont partis le 26 courant, par les vapeurs *Khédive* et *Nyanza*, qui avaient amené, de Msoua au camp du lac, tout un chargement de bagage et quelques vingtaines de réfugiés.

Ce matin Emin nous arrive, accompagné d'une fillette de six ans, appelée Férida, qu'il a eue d'une Abyssine. Elle est tout à fait jolie, avec de grands beaux yeux noirs.

104 porteurs ont convoyé le bagage du Pacha, ses provisions de farine, millet, sésame, miel et sel.

Le chef Ouadi Khamis, qui escortait cette caravane, raconte qu'un officier de Sélim Bey a détourné une de nos carabines remington. Singulière histoire. Ces gens qui veulent frayer avec nous devraient savoir que je ne ménage pas les voleurs.

Le Pacha m'informe qu'un autre courrier est arrivé de Ouadelaï le 25, et qu'une lettre officielle lui a été remise par

Sélim Bey au nom des officiers rebelles menés par Fadl el-Moulla ; ceux-ci lui font savoir qu'il a été dépossédé de son commandement en chef des troupes, et qu'une cour martiale l'a condamné à mort ainsi que Casati. En prenant la direction des affaires, le capitaine Fadl el-Moulla s'est promu Bey, c'est-à-dire colonel. Jack Cade n'eût pas fait mieux. Il nous faut maintenant l'appeler Fadl el-Moulla Bey.

28 février. — Envoyé 50 carabines et 72 Ouabiaassi et Rougoudji, commandés par Stairs, au camp du lac pour nous amener un autre convoi de réfugiés et bagages.

1<sup>er</sup> mars. — De son consentement et même sur sa proposition, le Pacha a été nommé naturaliste et météorologiste de l'expédition. En conséquence, on lui a fourni un anéroïde, un thermomètre à maxima et à minima, un thermomètre Fahrenheit, un thermomètre étalon, deux thermomètres à point d'ébullition, lesquels, ajoutés à ses propres instruments, l'équipent au complet. Aucune mission ne peut, de ce chef, être mieux outillée que la nôtre. Je ne connais pas d'observateur plus exact et plus ingénieux<sup>1</sup>.

Comme naturaliste et comme météorologiste, le Pacha nage dans son élément. Il est de l'école de Schweinfurth et Holub. Son amour de la science touche au fanatisme. Dans nos causeries familières, je m'essayais à découvrir s'il était chrétien ou musulman, juif ou païen, et j'ai mes raisons de croire que c'est tout simplement un matérialiste. Qui nous expliquera pourquoi les adeptes de la science, pour bienveillants qu'ils soient dans leurs relations sociales, ont le caractère si anguleux ? Quand j'analyse le tempérament scientifique et le compare à celui des chrétiens, je me vois obligé de constater chez les savants une certaine âpreté, je dirai même quelque indécatesse de sentiments. Ils me frappent comme étant dépourvus de sympathie et capables seulement d'une amitié assez froide ; ils se montrent indifférents aux affections humaines. M'est avis qu'ils s'intéressent davantage à un crâne blanchi et à des os de squelette qu'à l'élément divin qu'il y a dans l'homme. Si on leur parle de la beauté psychique qui, pour quelques-uns d'entre nous, est la seule qui compte, ils se prennent à bâiller, et répondent par un sourire dédaigneux ou protecteur ; ils ont

1. Mais le Pacha s'est absolument refusé à communiquer une seule de ses observations.

déjà exploré le corps sur toutes les coutures : ils gaspilleraient leur temps à discuter sur des imaginations.

Envoyé 72 Mpigoué au lac, sous la surveillance de 12 Zanzibari, pour y prendre des bagages. A ce jour, 514 charges ont été montées au plateau.

2 mars. — Le D<sup>r</sup> Vita Hassan, Tunisien, nous arrive, sous la conduite de Stairs, avec 122 porteurs.

3 mars. — M. Bonny descend au Nyanza, avec 52 Zanzibari et 42 Malaï et Mabissé.

Visite d'inspection. Notre camp montre des nationaux de l'Allemagne, de la Grèce, de Tunis, de l'Angleterre, de l'Irlande, de l'Italie, des États-Unis, de l'Égypte, de la Nubie, du Madi, du Monbottou, du Langgo, du Bari, du Chouli, de Zanzibar, de l'Oussagara, de l'Ousseghouha, de l'Oudoé, de l'Ounya-mouézi, de l'Ouganda, de l'Ounyororo, du Bavira, de l'Ouahouma, du Maroungou, du Manyouema, du Bassoko, de l'Oussongora, du Congo, de l'Arabie, de Johanna, de Comore, de Madagascar, du Somal, de la Circassie, de la Turquie !!! Sans compter les nains de la Grande Forêt et les géants natifs du Nil Bleu.

Le camp se transforme rapidement en ville. L'ordre y est maintenu sans difficulté. 364 litres de lait servis quotidiennement aux malades ; 2,7 kilos de viande par homme et par semaine ; large distribution de farine, ignames, pois, fèves, bananes.

Nos Soudanais mangent énormément, à en juger par la farine qu'ils moulent. Depuis le grand matin jusque tard dans l'après-midi, on entend les pierres meulières et les douces voix des broyeuses.

Les Mpigoué arrivent avec 70 charges et le propriétaire de tous ces colis, capitaine Casati.

5 mars. — Ce matin, M. Bonny nous apporte 94 charges. Aouach Effendi, le major du deuxième bataillon, l'accompagnait. On me dit que cette monstrueuse pile lui appartient en propre ; 94 charges pèsent 2540 kilos.

M. Jephson part pour le Nyanza avec 42 Zanzibari et Manyouema.

Depuis six semaines, nous avons perdu trois hommes et un enfant.

L'expédition possède un docteur unique et comme l'Europe n'a pas son pareil. Il en est de plus savants peut-être, de plus adroits, de plus vieux ou de plus jeunes, mais au meilleur de